

timens qui les partagent sur cet article? Les Papes & les Rois des temps passés eurent des torts réciproques ; & Benoît XIV est heureusement le Pontife le plus propre à les faire oublier. Ce que vous daignez me recommander se fera au plutôt , avec un zele égal au respect avec lequel je suis , &c.

A Rome, ce 6 Juin 1754.



LETTRE XLVIII.

Au Marquis SCIPION MAFFEI.

M. LE MARQUIS,

Le jeune Religieux que vous me recommandez est tout glorieux d'une pareille prérogative , & je ne le suis pas moins de votre excellente Lettre : je la conserverai comme un talisman propre à me communiquer quelques étincelles de votre science & de votre génie. Je voudrois dire mille choses ; mais j'ai peur de vous comme d'un esprit , & je me trouve interdit. Je me rappelle l'immensité de vos connoissances , la valeur de vos productions ; & ce souvenir

me rend si petit, que je n'ose paroître devant vous.

L'Italie s'applaudira long-temps de vous avoir donné le jour; & si Vérone connoît sa propre gloire, elle vous érigeria des statues. Mais ce qui vous rend infiniment supérieur à tous ces vains honneurs, c'est que vous êtes le plus humble des hommes, & que vous savez moins que personne combien vous valez.

Je ne pardonnerois point au temps de vous faire vieillir sans nul égard pour votre mérite, si je n'étois persuadé comme vous d'une vie toute céleste qui nous attend. Nous savons que le Ciel est le centre & le séjour de toute lumière, & que les connoissances qu'on y acquiert dans un moment,

ne peuvent se comparer aux foibles lueurs dont nous jouissons ici-bas.

J'aurai tous les égards possibles pour votre protégé. Il deviendra mon fils, comme il a été le vôtre, par l'intérêt que je prendrai à son avancement dans les sciences & dans la piété. Il trouvera dans notre Ordre le même secours que j'y ai trouvé pour m'instruire & pour me former; & je puis dire à cette occasion, sans vouloir flatter les miens, que les secours ne fauroient y être plus abondans. On y a le goût des bons livres; on y entretient l'émulation; on y est continuellement appliqué; & l'on y estime d'une manière toute particulière l'incomparable Scipion Maffei. Il vit dans nos cœurs;

comme il vit dans ses écrits ; & c'est ce dont je puis l'assurer, étant plus que personne, &c.

LETTRE XLIX.

*A Monseigneur CARACCIOLI,
Nonce à Venise, & mort Nonce
en Espagne.*

MONSEIGNEUR ;

J'ai l'honneur de vous envoyer la délibération du Saint-Office, qui sera sûrement conforme à votre manière de penser. J'y ai mis tout le zèle dont je suis capable, pour vous prouver le cas infini que je fais de vos vertus. Plût à Dieu que l'Eglise eût toujours des Prélats aussi exemplaires que vous, Monseigneur !

seigneur ! C'est ce que répètent souvent les Vénitiens, & ce qui me transporte de joie, quand j'ai l'heureuse occasion de pouvoir vous assurer de tout le respect avec lequel je suis, &c.

A Rome, ce 21 Octobre 1751.

LETTRE L.

*Au Comte de ***.*

SI les scrupules vous investissent, mon cher ami, vous êtes perdu ; ou vous retombez dans la dissipation, ou vous ne servirez plus Dieu qu'en esclave. Souvenez-vous que la Loi Judaïque étoit une loi de crainte, & que la nouvelle est une Loi d'amour. Le vase d'ar-

Partie I.

Y.

gile auquel notre ame est attachée, ne nous permet pas d'avoir une perfection angélique.

On dégrade la Religion, lorsqu'on s'applique à des minuties. Il y aura des distractions dans les prières, tant que les hommes prieront; des fautes dans leur conduite, tant qu'ils agiront; parce que tout homme est sujet à l'erreur & à la vanité: *Omnis homo mendax.*

Il n'y a que les faux dévots qui se scandalisent de tout, & qui voient le démon par-tout. Accomplissez la loi sans travail d'esprit, sans effort d'imagination; & vous serez agréable à Dieu. Rien n'arrête les ames dans le chemin de la piété, autant que le scrupule mal entendu. Comme la trop grande retraite favorise les illusions, &

que la société les dissipe, fréquentez les gens de bien, au lieu de rester seul. D'ailleurs ne vous découragez pas quand vous serez tenté. La tentation est une épreuve qui nous apprend à nous défier de nous-mêmes, & qui nous fait mériter.

Venez me voir, & nous tâcherons de découvrir ensemble d'où naissent les scrupules qui vous tourmentent. Jen'ai rien de plus à cœur que de vous savoir un bon Chrétien; mais je serois désolé si vous deveniez scrupuleux. Alors tout vous blefferoit, & vous seriez insupportable à vous-même.

J'ai toujours oublié de vous parler de votre bonne parente. Voilà comme mes distractions me jouent de temps en temps les plus mau-

vais tours , mais le cœur n'y a point de part. La Marquise plus effarouchée , que pénétrée de mes remontrances , ne fait trop quel parti prendre. Quand la dévotion calcule en fait de reconciliation, il ne faut s'attendre qu'à des démonstrations suspectes. Mais comme d'une mauvaise paie on tire ce qu'on peut, vous vous contenterez de très-petites politesses que la très-chère parente vous fera.

Perfévérez , mon cher ami , perfévérez. Je suis édifié de votre courage , & charmé de ce que vous êtes content du guide que je vous ai donné. N'est-il pas vrai que c'est un digne homme , & qui mène sûrement à Dieu ? Il a une intelligence merveilleuse pour découvrir l'intérieur des personnes , &

l'ame la plus propre à gagner leur confiance.

J'approuve ce que vous mettez en réserve pour faire des charités ; mais je n'aime pas qu'on donne goutte à goutte , & qu'on s'affujettisse à des aumônes réglées , de manière à n'avoir plus rien pour ceux dont le besoin est extrême. Il vaut mieux arracher une ou deux familles à la misère , que d'éparpiller quelques écus qui ne soulagent personne. Et d'ailleurs , il est à propos d'avoir toujours une somme en réserve pour les cas extraordinaires : par cette disposition , on remédie aux maux les plus urgens.

N'allez pas donner dans cette petite dévotion qui veut réduire tout pauvre , sans examiner ni sa

naissance ni son extraction, à se vêtir & à se nourrir comme le bas peuple.

La charité n'humilie jamais personne, & elle fait se proportionner selon les circonstances & selon les conditions. Donner orgueilleusement, c'est encore pis que de ne rien donner. Affaïsonnez vos largeffes, de maniere à paroître plus mortifié que celui qui reçoit. La Religion est trop grande, pour approuver les petites ames qui obligent avec hauteur, & qui font sentir l'importance de leurs services.

Ne vous contentez pas de donner, mais prêtez encore, selon le précepte de l'écriture, à celui qui est dans le besoin. Je ne connois pas d'objet plus méprisable que

l'argent, si on ne l'emploie à secourir son Prochain. L'insipide plaisir d'amasser des écus, peut-il se comparer à la satisfaction de faire des heureux, & au bonheur d'acquérir le Ciel?

Quand vous ferez économe sans avarice, généreux sans prodigalité, alors je vous regarderai comme un riche, qui ne sera pas dans l'impossibilité de se sauver. Prévenez les besoins, sans attendre qu'on vous demande: *La carità fa divinare.*

Adieu. Il me paroît superflu de vous réitérer à la fin de cette Lettre, que je suis votre meilleur ami, & votre plus humble serviteur. Assurément vous n'en doutez pas, ou vous m'outrageriez bien sensiblement.

A Rome, ce 19 Avril 1752.

LETTRE LI.

Au même.

Vous me demandez pourquoi il y a des jours où, livrés à la mélancolie, sans en savoir la cause, nous sommes à charge à nous-mêmes; & je vous répons:

Premièrement, que c'est à raison de la dépendance où nous sommes d'un corps qui n'est pas toujours dans un parfait équilibre.

Secondement, parce que Dieu veut nous faire sentir que cette vie n'est pas notre félicité, & que nous ferons toujours mal à notre aise, jusqu'à ce que nous la quittions. C'est ce qui faisoit que l'Apôtre soupiroit sans cesse après les biens éternels.

II

Il y a dans le monde moral, comme dans le physique, des brouillards & des nuages : *L'anima come il cielo, è circondata di nuvole.*

Le meilleur moyen de se distraire de ces contre-temps, c'est d'aimer le travail. On n'a le loisir, ni de s'attrister, ni de s'ennuyer, quand on s'occupe sérieusement. L'étude est l'élément de l'esprit. Vous ne ferez à charge, ni aux autres, ni à vous-même, dit Sénèque, si vous aimez à étudier. Il est inconcevable combien il y a de mauvais quarts-d'heure dans le cours de la vie, dont le travail nous garantit. On n'est heureux ici-bas, qu'en sachant engourdir ses maux. Celui qui n'a point de chagrin, en a eu, ou il en aura, parce que les peines & les douleurs sont l'héri-

Partie I.

Z

tage de notre premier pere, & qu'on ne peut absolument s'en préserver.

Je suis de tout mon cœur, &c.

A Rome, ce 27 Avril 1752.

LETTRE LII.

*A Monseigneur FIRNIANI,
Evêque de Pérouse.*

MONSEIGNEUR,

Le Postulant que vous m'avez adressé, paroît préférer l'Ordre des Augustins à celui des Franciscains; &, loin d'en être fâché, je viens de le conduire moi-même chez un Religieux de mes amis, qui en prendra tout le soin possible, & qui, après l'avoir éprouvé, lui

donnera l'habit de S. Augustin.

Pourvu qu'on ait le véritable esprit de la piété, n'importe en quel Couvent on soit placé. Tous les Ordres ne font qu'une seule & même famille à mes yeux; & heureusement je n'ai point des affections pour ma Communauté, qui puissent préjudicier à quelque autre. D'ailleurs les Augustins allierent de tout temps les lumieres avec les vertus, & on ne peut qu'y prendre d'excellentes leçons, lorsqu'on y est bien appelé.

Le P. Capucin qui vous a si avantageusement parlé de moi, Monseigneur, ne m'a presque pas vu. Il a jugé de ma personne, comme d'une perspective qu'on croit quelque chose de loin, & qui n'est rien, lorsqu'on en approche. Je l'obli-

gerai à se dédire, lorsqu'il reviendra à Rome, parce qu'alors je me ferai voir de près. C'est la meilleure maniere que je connoisse, pour corriger les hommes de la bonne idée qu'ils peuvent avoir de moi. Je me recommande à vos prieres que je crois très-efficaces auprès de Dieu; & j'ai l'honneur d'être avec, &c.

A Rome, ce 26 Août 1753.



LETTRE LIII.

Au Prélat CERATI.

MONSIGNOR,

Je viens de voir, votre bon & ancien ami, M^{gr} Bottari, & je l'ai trouvé, comme il est toujours, enfoncé dans la lecture la plus intéressante & la plus profonde. Il a passé de cet état à une conversation pittoresque, qui m'a singulièrement plu; car il ne parle point, sans faire tableau. Tout est sententieux, tout fait image, & tout caractérise parfaitement les livres & les personnes qu'il désigne.

Nous avons beaucoup discoursu sur les Antiquités Romaines, &

sur la diversité de nos Bibliothèques, qui plus ou moins excellentes, forment une collection admirable. Deux Anglois fort instruits ont pris part à notre entretien, & ont parlé de manière à se faire écouter. C'est une nation qui voyage avec beaucoup de fruit, en profitant de tout ce qu'elle voit. On dit qu'elle prend la substance des choses, tandis que les François se contentent de la superficie. Mais je vous laisse à résoudre, si pour le commerce de la vie, il ne vaut pas mieux être agréablement superficiel, que tristement profond.

Le Cardinal Bentivoglio disoit qu'il falloit voir les Anglois, lorsqu'on vouloit songer, & les François, quand on vouloit converser. J'ouvre ma cellule aux uns & aux

autres avec le plus grand plaisir; vous avouant toutefois que la vivacité françoise a quelque chose pour moi de singulièrement attrayant. On aime à se retrouver; car vous savez que je ne suis ni lent, ni taciturne.

Vous devez avoir reçu le Livre que le P. Massoleni de l'Oratoire vous a fait passer. Vous le trouverez aussi intéressant que bien conditionné. Je vous vois plonger dans cet ouvrage, sans pouvoir vous en arracher. L'homme de cabinet a réellement des plaisirs qui surpassent toutes les joies du monde. Mais chut: c'est le secret des gens d'étude, & il ne faut pas le divulguer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 13 Novembre 1753.

LETTRE LIV.

A un Religieux Franciscain.

JE sens quelque chose en moi-même qui me met la plume à la main, qui me dit à l'oreille de vous écrire, qu'il y a long-temps que je n'ai joui de ce doux plaisir; & c'est mon amitié pour vous qui me procure un aussi grand avantage.

Il faut avouer, comme dit S. Augustin, que l'amitié a quelque chose de bien doux; & que quiconque n'en connoît pas les douceurs, doit s'exclure de la société. Le Sauveur du monde l'a canonisée par son attachement tout particulier pour S. Jean; & nous

voyons que les plus grands Saints l'ont cultivée avec la plus religieuse attention.

Soyez donc toujours mon bon ami. Quoiqu'on dise dans le monde que les Moines n'aiment rien; j'ai trouvé dans le cloître les cœurs les plus sinceres & les plus officieux: on n'en croira rien, parce qu'on veut que nous ayons tort. Mais que nous importe, si nous n'en goûtons pas moins les douceurs de l'amitié, & si je n'en suis pas moins votre serviteur & votre ami?

A Rome, ce 29 Décembre 1754.

